

Revue de presse

Printemps des Comédiens du 18 au 20 juin 2021
La Colline – Théâtre national du 6 au 23 janvier 2022

Balagan, le blog de Jean-Pierre Thibaudat

21/06/2021

<https://blogs.mediapart.fr/jean-pierre-thibaudat/blog/210621/isabelle-lafon-elog-e-d-un-theatre-de-l-inachevement>

Isabelle Lafon : éloge d'un théâtre de l'inachèvement



Quel plaisir de retrouver Isabelle Lafon et son théâtre qui doute. J'aime les gens qui doutent, chantait Anne Sylvestre qui aurait aimé *Les Imprudents*, le nouveau spectacle que signe cette actrice et metteuse en scène insaisissable et inclassable. Isabelle Lafon doute, ose, avance dans l'inconnu. Duras la reçoit chez elle, en amie.

Après avoir abordé par des chemins de traverses deux pièces dites classiques, *La Mouette* (lire [ici](#)) et *Bérénice* (lire [ici](#)), après avoir réinventé le dialogue entre Anna Akhmatova et Lydia Tchoukovskaïa (*Deux ampoules sur cinq*, lire [ici](#)) et fait un bout de route avec Virginia

Woolf et Monique Wittig (lire [ici](#)), il y a deux saisons dans *Vues Lumière* (lire [ici](#)) au Théâtre national de la Colline, elle avait abordé les rives nouvelles pour elle d'un spectacle écrit au plateau à partir d'un travail d'enquête dans un centre social de la périphérie parisienne.

Aujourd'hui, avec *Les Imprudents*, elle effectue comme la synthèse de son parcours en partant d'une écrivaine Marguerite Duras, non de ses œuvres littéraires (un peu tout de même) mais de quelques pans de sa vie (les réunions sans fin dans l'appartement de la rue Saint-Benoît, etc.). Avant tout, elle part de ces nombreux moments où Duras est allée à la rencontre, non de célébrités (elle le fit aussi avec Platini et quelques autres) mais d'inconnus. Avec ou pas une émission (radio, télévision) à la clef.

Ce qui réunit tous ses spectacles et que radicalise cette nouvelle création, c'est un beau paradoxe : ce que cherche Isabelle Lafon sur un plateau, ce n'est pas le théâtre et ses artifices, mais la vie, la vibration de l'être. L'actrice, l'acteur sont pour elle des médiums. Dans *Les Imprudents*, Margo, la chienne d'Isabelle (un setter lemon) qui attend en coulisses déboule en scène avec sa part d'imprévisible. Elle est comme le garde-fou du spectacle, un point de repère incontrôlable pour Isabelle Lafon et ses deux magnifiques partenaires, l'actrice, fidèle d'entre les fidèles, Johanna Korthals Altes et l'acteur Pierre-Félix Gravière (son troisième spectacle avec Isabelle Lafon).

Voici Marguerite Duras en 1967 venue s'entretenir pour l'émission « lire à la veillée » avec des mineurs et des femmes de mineurs (qui n'ont pas lu Duras pour la plupart) dans une bibliothèque installée au bord de la fosse 4 du bassin minier de Harnes dans le Pas-de-Calais. Une bibliothèque autogérée ouverte le soir de 18 à 21h, très fréquentée. Isabelle Lafon trouve un écho à sa façon de travailler dans celle dont se présente Duras non comme sachante propageant son savoir mais comme une personne dans l'écoute de l'autre et prompte au dialogue. Les trois compères jouent tous les rôles. Et le jeu continue entre eux, asticotés par les propos de Duras et de ceux qui fréquentent la bibliothèque. Chacun a des choses à dire et il en va de même pour Johanna, Pierre-Félix et Isabelle. Tout s'imbrique. Parfois Johanna se lève et va jouer au piano quelques accords de la musique d'*India Song*.

Le spectacle se construit ainsi par accumulations et articulations d'éléments disparates dont on peut penser que le choix et l'ordonnance varie chaque soir. L'important, c'est de ne pas sombrer dans la norme de la répétition, dans le théâtre. Quand Isabelle Lafon dit que la représentation « *devrait s'approcher d'une très belle répétition* », il faut comprendre qu'elle souhaite que chaque représentation soit unique, avec des moments qui n'appartiennent qu'à elle. L'important, c'est de rester dans l'intensité du moment présent, dans le qui-vive.

Pierre Dumayet (l'un des créateurs à la télévision de l'émission pionnière « Lectures pour tous »), roi des interviewers, est ainsi interviewé chez lui par Duras, puis c'est au tour de Lolo Pigalle, une strip-teaseuse pour qui « la nudité est un uniforme » et qui dit aimer la nuit. Voici maintenant Daphné, 16 ans, la nièce de la bibliothécaire de la fosse 4, puis des enfants sans foyer. Sous le regard de Marguerite-Isabelle, Johanna et Pierre-Félix deviennent ces enfants sans pour autant les mimer, et ainsi de suite. Ces entretiens reconstitués et aux paroles respectées sont entrecoupés de moments d'improvisations. Tout cela se mêle encore une fois, semble se contaminer et varie de soir en soir.

Et puis, arrive le moment d'une visite imaginaire mais comme vécue que fait Isabelle Lafon à Duras dans sa maison de Neauphle-Le-Château avec sa chienne Margo à laquelle Duras va s'adresser. Étonnant moment où le spectacle feuillette un des plus beaux livres de Marguerite Duras, *Écrire* (extraordinaires pages sur la solitude). Et c'est comme si Duras

s'adressait à Isabelle en lui confiant un secret, disant : « *Ça rend sauvage l'écriture. On rejoint une sauvagerie d'avant la vie. Et on la reconnaît toujours, c'est celle des forêts, celle ancienne comme le temps. Celle de la peur de tout, distincte et inséparable de la vie même.* » C'est une telle sauvagerie que traque Isabelle Lafon dans son théâtre. Autrement dit : un théâtre libéré de toute prison formelle. Duras (*Ecrire, encore*) : « *Ce que je reproche aux livres, en général, c'est qu'ils ne sont pas libres. Ils sont fabriqués, ils sont organisés, réglementés, conformes.* » *Les Imprudents* est un spectacle libre.

Mais pourquoi ce titre ? Isabelle Lafon n'en disant rien, on peut tout imaginer. Le premier roman de Marguerite Duras publié en 1943 avait pour titre *Les Impudents*. De ce titre à celui du spectacle, il y a un R. Celui de « rappel », mot dont il est question dans le spectacle, ou encore le R de répétition qui en est le cœur et qui rime avec représentation et improvisation. Dernière phrase d'*Ecrire* qui n'est pas dans le spectacle mais pourrait en être l'exergue : « *L'écrit ça arrive comme le vent, c'est nu, c'est de l'encre, c'est l'écrit et ça passe comme rien d'autre ne passe dans la vie, rien de plus, sauf elle, la vie.* »

Sceneweb

Anaïs Heluin

21/06/2021

<https://sceneweb.fr/isabelle-lafon-met-en-scene-les-imprudents-dapres-duras/>



D'après divers dits et écrits de la Marguerite Duras des années 60, Isabelle Lafon compose un vivant et passionnant portrait en creux d'une femme méconnue. D'une personne libre, curieuse des autres, toujours inattendue.

Le lendemain de la première de ses *Imprudents* au Printemps des Comédiens – un an plus tard que prévu – l’attachée de presse qu’Isabelle Lafon nous envoie un fichier dont le titre dit beaucoup du spectacle dont la grande intelligence, la délicatesse n’ont pas été dissipés par la nuit, au contraire. « Un texte PRESQUE revu et corrigé », annonce avant ouverture le PDF, qui s’ouvre par un autre avertissement lui aussi très éclairant sur la démarche de la metteuse en scène et directrice de sa compagnie Les Merveilleuses, en particulier dans cette nouvelle pièce. « *Le texte de ce spectacle ne peut représenter le spectacle. Car nous devons garder ce statut de répétitions. Beaucoup de passages sont effectivement en cours d’improvisation en ce moment (ils ne sont pas du texte de Marguerite Duras) et le seront au cours du spectacle. Tous les textes dits par Marguerite Duras lors d’interviews ont été gardés tel quels et sont ici présents* ».

Nous voilà prévenus : nulle vérité définitive, nulle théorie ne nous sera délivrée sur l’auteure du *Barrage contre le Pacifique*. Dans *Les Imprudents*, Isabelle Lafon opère avec Marguerite Duras comme elle l’a fait auparavant avec Anna Akmatova, Monique Wittig et Virginia Woolf dans son triptyque *Les Insoumises*, avec *La Mouette* de Tchekhov ou encore de *Bérénice* de Racine. Entre les mots d’auteurs – souvent des femmes – plus ou moins connus, elle se fraie des chemins de traverse. Dans les œuvres qu’elle choisit pour l’urgence, pour la singularité qu’elle y perçoit, Isabelle Lafon se promène à sa guise, avec une liberté qui sur son passage remet l’écriture au présent, avec tous ses doutes, avec ses éclairs et ses tremblements. Elle et sa poignée de complices, toujours les mêmes ou presque – Johanna Korthals Altes, qui est de tous ses spectacles, Marie Piemontese, Karyll Elgrichi et Pierre-Félix Gravière, le plus nouveau venu – sont à leur manière des fauteurs de troubles, des imprudents.

C’est accompagnée de Johanna Korthals Altes et de Pierre-Félix Gravière qu’Isabelle Lafon entre dans la constellation Duras. En fine baroudeuse, elle s’y embarque par un accès presque oublié, caché par les grandes œuvres de l’auteure, par la figure publique qu’elle devient assez rapidement. Grâce à des livres, et surtout à des archives éparpillées sur une table qui trône seule sur un plateau nu, l’artiste d’aujourd’hui se lance sur les traces de celle des années 1960. Déjà auteure d’une dizaine de livres depuis *Les Imprudents* en 1943, auquel Isabelle a rajouté une lettre qui change tout, la Duras dont il est question dans *Les Imprudents* est selon la metteuse en scène « plus libre et généreuse » qu’à n’importe quelle autre période de sa vie. C’est là qu’elle va à la rencontre d’une strip-teaseuse, d’enfants, d’une directrice de prison pour une émission télé. C’est là encore qu’elle va lire de la poésie à des mineurs et à leurs femmes dans une bibliothèque du Pas-de-Calais, et qu’elle intègre le groupe politique de la rue Saint-Benoît...

Cette Duras-là aurait très bien pu s’inviter dans le centre social de *Vues Lumière* (2019), où Isabelle Lafon pratiquait pour la première fois avec ses comédiens l’écriture de plateau afin de donner à voir la naissance d’un « Atelier sans animateur, un atelier pour s’instruire, pour apprendre » dédié au cinéma. Elle y aurait projeté son film *Le Camion* peut-être, et en aurait discuté avec la mécanicienne Fonfon incarnée par Isabelle Lafon, avec l’ouvrière paysagiste Georges (Johanna Korthals Altes) ou encore avec le veilleur de nuit Martin (Pierre-Félix Gravière), dont les réflexions sur le 7ème art n’ont rien à envier dans leur subtilité avec bien des spéculations d’initiés. Comme dans cette pièce où *Les Merveilleuses* affirmaient leur désir déjà ancien de créer des liens entre des univers éloignés, c’est non pas à l’artiste que donne la parole *Les Imprudents*, mais à ceux qui en côtoient les œuvres, à ceux qui en croisent le chemin. À commencer par les trois comédiens et co-auteurs du spectacle, qui

mettent en scène leur propre dialogue avec une Duras qu'ils ne se privent pas de fantasmer, d'arranger à leur façon vive, passionnément trébuchante.

Isabelle ne tient par Marguerite Duras en laisse. Contrairement à sa chienne Margo, dont les indisciplines et les originalités volent très régulièrement la vedette à l'auteure, qui n'est présente sur scène que par l'entremise de différentes personnes qui l'ont rencontrée. Parler de Margo, pour Isabelle Lafon, est une manière de dire, très concrètement, avec son habituelle naïveté très élégante et élaborée, qu'entre la vie et la littérature il n'y a de différence que dans la forme. Non dans l'importance, dans la profondeur. Presque autant que dans Duras, Isabelle creuse ainsi dans Margo. « *Il y a Margo dedans et il y a Margo dehors. Et Margo dedans c'est une sorte de petit cheval tout délicat, un petit pur sang, qui est douce et qui se réveille la nuit et Margo dehors c'est une bombe, c'est un puma, elle part et toute la question est qu'elle revienne* », dit-elle par exemple, dans une logorrhée jamais semblable d'une représentation à l'autre, avec un emportement pareil à celui de Johanna et Pierre-Félix lorsqu'ils se font mineur, enfant ou encore journaliste.

Les comédiens ne s'effacent jamais derrière les personnes dont ils portent tour à tour les mots, les témoignages de leur surprise et de leur joie face à une Duras méconnue. Ils sont « toujours comme en plein jour ». Autant que la personnalité de l'auteure et sa pensée en action, c'est donc la leur qui est au cœur des Imprudents, d'une manière plus explicite, plus assumée encore que dans les pièces précédentes d'Isabelle Lafon. Ce dialogue entre les acteurs et le matériau littéraire et humain qu'ils explorent fait théâtre avec une simplicité extraordinaire.

[L'œil d'olivier](https://www.loeildolivier.fr/2021/06/isabelle-lafon-ravive-avec-finesse-tendresse-la-face-cachee-de-duras/)

<https://www.loeildolivier.fr/2021/06/isabelle-lafon-ravive-avec-finesse-tendresse-la-face-cachee-de-duras/>

Olivier Frégaville Gratian d'Amore

Publié le 19 juin 2021

Isabelle Lafon ravive avec finesse, tendresse la face cachée de Duras

Au printemps des Comédiens, théâtre d'O, Isabelle Lafon invite à rencontrer Marguerite Duras, non l'auteure, mais la militante, la journaliste, l'intervieweuse, celle qui est allée à la rencontre des mineurs du Nord de la France dans les années 1970. Un portrait drôle et intime de la scandaleuse.

Travail au plateau

Sur scène, une longue table, couverte de papiers, de livres, de verres d'eau, et un piano noir servent d'unique décor. Ce n'est pas à une pièce de théâtre ordinaire qu'on assiste, mais plutôt à une séance de travail. Isabelle Lafon et ses comédiens, Johanna Korthals Altes et Pierre-Félix Gravière, investissent le plateau. Ils échangent des regards complices. En quelques mots, la metteuse en scène plante le décor, parle de leur connivence, de leur liens étroits, de leur coups de gueule, de leurs mauvais caractères. Les répliques fusent, les anecdotes amusent. Imperceptiblement, le spectacle a commencé.



Duras or not Duras

Le point de départ de leur interrogation est simple, doit-on faire un spectacle sur Duras ? Est-ce que tout n'a pas déjà été dit sur la scandaleuse, l'auteure de *L'Amant* ? Reste-t-il des zones inexplorées de sa vie ? Passant du coq à l'âne, des promenades au bois de Vincennes de Margo, setter Lemon de neuf mois, des discussions d'Isabelle Lafon avec les autres propriétaires de chiens, de cet impératif éducatif de rentrer dans le rang, de ne pas faire de vague, de ne pas contrarier les autres, se dessinent en filigrane des traits de caractères, des images, des impressions rappelant une Marguerite Duras, intime, moins connue du grand public.

Les vertiges de la pensée

Avec une virtuosité, une aisance, les trois artistes changent de peau, évoquent les mineurs de Harnes, les stripteaseuses de Pigalle, les enfants placés dans un foyer des Yvelines, les habitués de la rue Saint-Benoît, des hommes de sa vie, tous ceux qui ont croisé la route de Duras, la femme, celle qui s'intéresse aux autres, qui questionne le monde, qui est communiste dans l'âme non le parti, mais bien le courant de pensées. Au fil des digressions, des différentes saynètes qui s'enchainent joliment, savoureusement, on découvre un autre visage moins revêche, une autre personne qu'on se prend à aimer, à vouloir rencontrer.

Duras lumineusement ressuscitée

En donnant à son spectacle, le titre du premier roman de Duras, Isabelle Lafon creuse entre les lignes, cherche à convoquer au plateau bien plus que l'insupportable, sectaire, humaine, géniale et mythique écrivaine. Elle fait bien plus que cela. Elle lui insuffle la vie avec un densité bouleversante, généreuse, troublante. Elle donne au fantôme qui hante le plateau, un nouveau corps, une âme. Tout se confond entre rires et larmes, entre passé et présent, entre rêves et réalités. Saisi, captivé, le public se laisse emporter par la tornade Duras,

savoureusement ciselée par la metteuse en scène et comédienne, qui déploie avec légèreté, facilité une palette de jeux incroyable. Que dire de plus, à part Bravo ! Bravo Isabelle de continuer à rêver, à nous faire partager cette tendresse, cette finesse qui fait de vous une si formidable artiste !

La Grande Parade

<https://lagrandeparade.com/l-entree-des-artistes/theatre/4781-les-imprudents-une-biographie-anarchique-atrayante.html>

samedi 26 juin 2021 par **Justina Zilyte**

Les imprudents : une biographie anarchique attrayante!

Trois chaises noires, prêtes. Un peu sur la gauche un joli piano noir, prêt lui aussi. Le décor et les acteurs qui arrivent d'un pas décidé nous invitent à une discussion. Le sujet : DURAS ! Ou Marguerite Duras ou Marguerite c'est selon. Il s'agit bien-sûr d'évoquer et sans ordre préétabli le puzzle DURAS : l'écrivaine, la journaliste, la femme engagée, la pudique et l'impudique et tout ça sans jamais vraiment parler d'elle directement. En fait, il s'agit de parler des autres pour mieux la dévoiler. Une sorte de biographie anarchique mise en abîme par des portraits de gens que l'écrivaine a interviewés dans les années 60. Des gens pas si ordinaires qui disent beaucoup des curiosités de l'artiste tantôt très engagée auprès du sort des ouvriers, des petites gens comme on disait, tantôt espiègle des milieux marginaux et très souvent emphatique et drôle.

Trois comédiens nous racontent leur Duras, ils se la disputent, la fantasment et la jouent. Leur vision personnelle est ponctuée de flash-back, d'interviews et de témoignages qui abolissent l'ordre chronologique, l'espace scénique. Les personnages s'incarnent et se désincarnent laissant à nu les acteurs, les spectateurs et les êtres. La pièce est sobre, élégante et la discussion intense. L'enthousiasme immodéré d'Isabelle quand elle parle de Duras est communicatif. A la fin du spectacle on a envie de relire tout Duras, l'entendre dans ses textes, ses silences incommensurables...

Libération

17 janvier 2022 par **Anne Diatkine**

«Les Imprudents», Duras de cœur

Au théâtre de la Colline, Isabelle Lafon parvient à faire entendre l'autrice en montrant seulement ses interlocuteurs. Un spectacle qui interroge la notion de basculement.

C'est un pari tout à fait inédit : faire entendre Marguerite Duras, non par ses textes, fussent-ils les moins connus, mais par son écoute. L'attraper non par ce qu'elle a dit, scandé, affirmé ou écrit, mais en restituant des rencontres avec des enfants de la Ddass, des mineurs dans

une bibliothèque à Harnes, dans le Pas-de-Calais, à qui elle lit deux poèmes de Michaux, la stripteaseuse Lolo Pigalle, ou encore avec l'écrivain et journaliste Pierre Dumayet, inventeur du premier magazine littéraire télévisuel, *Lectures pour tous*. La montrer par ses interlocuteurs en somme. C'est un spectacle ultra-sympathique, bourré de chemins de traverse, de fausses-vraies digressions, d'imprévues, de péripéties, qui ne sanctuarise pas la grande autrice, mais s'ancre sur sa curiosité sans limite, et sa manière de densifier le quotidien, de le mettre en relief.

L'air de rien

Sur scène, il n'y a quasiment pas de décors, et surtout pas Duras. Une table, des dossiers, des archives et trois acteurs, Johanna Korthals Altes, Isabelle Lafon et Pierre-Félix Gravière, aux prises avec ce fouillis de papiers. Au tout début, avant que le spectacle ne commence et que les spectateurs ne se taisent, ils tentent d'entrer sur le plateau discrètement, en catimini, pour regarder la salle. Mais voilà, dit en substance la metteuse en scène Isabelle Lafon, il suffit de leur présence pour que les spectateurs fassent le silence, que leurs conversations masquées restent en suspens, que les rôles se rigidifient. «*Mais non, nous prévient-elle, le spectacle n'a pas encore commencé, vous pouvez continuer à parler. On est entrés en avance sur le plateau.*» Peine perdue, on fait silence. *Les Imprudents* – titre qui fait écho au premier roman de Duras paru chez Plon en 1943, *les Impudents* – est donc un spectacle sur la bordure, le basculement : peut-on entrer dans la fiction l'air de rien, en toute discrétion ? Peut-on glisser dans les paroles de Duras comme sur un toboggan, en parlant d'abord de soi, d'un steak «*au côté vert*» acheté malencontreusement ou de sa chienne ? Ou dans la peau d'un autre sans prévenir, en cachette ?

Les trois acteurs commencent donc à jouer leur propre rôle, le spectacle s'ouvre sur une échappée, une confiance, le plaisir ambigu d'Isabelle Lafon de devenir «*Madame Margo*», grâce à son chiot, un setter, au bois de Vincennes, puisque les maîtres s'appellent entre eux par le nom de leur chien... Le glissement se poursuit dans la façon qu'ont Johanna Korthals Altes et Pierre-Félix Gravière d'esquisser dans leur corps la pléiade d'interlocuteurs de Duras, d'un mineur à des adolescents, ou passant par un intellectuel à une stripteaseuse grâce à des mini-modifications de voix, de postures, de gestes, jusqu'à une hallucination finale : oui, c'est bien Duras qui est là, à Neauphle, au bord de la route devant sa maison. Isabelle Lafon ne la singe pas, mais la fait apparaître jusque dans le grain de la voix qu'elle a perdue à la toute fin de sa vie. Son chiot est entré dans la maison. Comment s'appelle-t-elle ? Isabelle Lafon n'ose répondre à l'écrivaine. Le théâtre, art de donner chair aux fantômes, qui fait vivre pour de vrai des conversations on ne peut plus réelles qu'on croirait issues d'insomnies.

La Croix

le 14/01/2022

Marie-Valentine Chaudon,

Isabelle Lafon, entourée des comédiens Johanna Korthals Altes et Pierre-Félix Gravière, présente un hommage décalé et poétique à Marguerite Duras. Elle raconte l'écrivaine à travers le regard des anonymes qui l'ont rencontrée.

« Finalement, ça a commencé et on s'en est pas aperçus. » Les lumières s'éteignent et le spectacle, donc, se poursuit. À quel moment Isabelle Lafon, entrée sur le plateau comme si de rien n'était, a-t-elle embarqué le public dans sa drôle de logorrhée ? Ses mots suivent le fil parfois saugrenu de sa pensée, à moins que ce ne soit l'inverse... Avec ses comparses Johanna Korthals Altes et Pierre-Félix Gravière, la metteuse en scène façonne une pièce au charme indéfinissable.

Reprenant avec une lettre additionnelle le titre du premier roman de Marguerite Duras, *Les Impudents*, paru en 1943, ces trois imprudents s'aventurent dans l'œuvre de Marguerite Duras par un versant inhabituel, et de fait relativement oublié : le prisme offert par ses rencontres avec des lecteurs et ses interviews d'anonymes. Tout le matériau de la création est là, sous les yeux du public, des feuilles en pagaille sur une table entourée de trois chaises, seuls éléments de décor en sus d'un piano placé de biais côté cour. Malgré la modernité des lieux, le « petit théâtre », sous les toits au dernier étage de la Colline, fleure bon l'atmosphère des vieux greniers aux mille secrets.

Duras dans le regard de l'autre

Ici, les trésors sont les mots : ceux de Duras, bien sûr (« *Est-ce que je ne suis pas scandaleuse ? D'oser tout le temps, de me casser la gueule, d'oser encore ?* »), mais aussi ceux d'André Fontaine, un mineur qui assista aux lectures de l'écrivaine à la bibliothèque d'Harnes (Pas-de-Calais) en 1967, Daphné Lenglet, une lycéenne bouleversée par *Le Ravissement de Lol V. Stein* (1964) ou encore Lolo Pigalle, strip-teaseuse répondant aux questions de Duras pour la télévision.

Les comédiens prêtent leurs voix à ces anonymes dans des impromptus d'une infinie délicatesse. Ces fragments kaléidoscopiques sont reliés par les savoureuses divagations d'Isabelle Lafon jusqu'au récit saisissant de sa rencontre avec le fantôme de Marguerite Duras dans sa maison de Neauphle-le-Château. L'autrice ne semble pas souffrir de voir Margo, une setter irlandais lemon de 18 mois, lui voler la vedette au cours des savoureuses digressions d'Isabelle Lafon. Nul doute que Duras aurait aimé son impétuosité, sa liberté de jeune chien fou qui ne daigne pas revenir quand on la siffle et surtout, sa tendresse.

Le public est gagné par l'élégance intime de ces *Imprudents* et leur enseignement baigné d'humanité. Il est question de Duras bien sûr, avec l'esquisse d'un beau portrait en creux, mais surtout d'une empreinte sublime et diffuse, celle, irremplaçable, de la littérature sur la vie.

Joëlle Gayot

19/01/22

« Même morte, je peux encore écrire » affirmait crânement Marguerite Duras, bien convaincu de ne jamais quitter, même six pieds sous terre, le firmament de la littérature. Ce que confirme ce spectacle tricoté par trois ailés comédiens qui font surgir, autour d'une table couverte de pages blanches, des éclats de la romancière répondant à des interviews ou posant elle-même des questions. Ni biopic, ni documentaire, cette représentation conjugue réel et fiction. Les mots de l'auteur se mêlent aux propos des acteurs dont on ne sait jamais vraiment s'ils la citent fidèlement ou s'ils parlent d'eux-mêmes. Une salutaire confusion car, loin d'édifier un mausolée où se desséchait le spectre de Duras, les trois acteurs amis se laissent porter par la vivante qu'elle fût, c'est-à-dire ses humeurs bonnes ou mauvaises, son humour, ses caprices, ses certitudes politiques ou ses légendaires excès.

JDD

16 janvier 2022

Alexis Campion

La comédienne Isabelle Lafon entretient un rapport intense à la littérature et aux femmes. Dans ses précédentes mises en scène, elle s'était emparée d'écrits de Virginia Woolf, de Monique Wittig, ainsi que d'héroïnes comme Bérénice (Racine). Elle se confronte maintenant à la figure de Marguerite Duras, d'autant plus délicate à approcher que, comme Isabelle Lafon le suggère elle-même dans son adresse fébrile au public, cette création s'assimile à une recherche démesurée pour ne pas dire impossible.

D'entrée, alors qu'elle et ses deux acolytes comédiens (excellents Johanna Korthals Altes et Pierre-Félix Gravière) entrent en scène, le spectateur comprendra que les "imprudents" suggérés par le titre sont face à lui. Maladroits, trébuchants et tendus face aux textes étalés devant eux sur une grande table. Imprudents et impudents aussi – *Les Impudents* est le titre du premier roman publié par Duras, en 1943 –, tous trois paraissent complices mais aussi conscients de l'énormité de leur geste.

Sous cet angle imprévu, le miracle finit par opérer

Qu'importe, tout en s'interrogeant sur l'intérêt de leur démarche à vouloir cerner ce monument qu'on surnommait "la Scandaleuse", ils se lancent, ils osent. Ils cherchent à "inventer le vrai" à partir d'archives méconnues : des transcriptions d'interviews réalisées par Duras auprès d'anonymes dans les années 1960.

Ils nous donnent ainsi à découvrir les paroles d'un mineur épris de lecture, d'une strip-teaseuse appliquée, d'une bibliothécaire exaltée, etc. Tous eurent affaire à la fameuse écrivaine venue leur poser des questions. Sous cet angle imprévu, le miracle finit par opérer, ravivant la présence de Duras comme par surprise, sous nos yeux. Pour y arriver, Isabelle Lafon s'accorde, aussi, de longues et hilarantes digressions sur ses joies et ses peines à rappeler sa chienne au bois de Vincennes, Margo, plutôt du genre fougueuse et impétueuse, elle. Empruntant ces traverses, Lafon réussit à ne pas trahir sa conviction initiale : "Il faut être happé par Duras, ravi par elle, mais surtout ne pas vouloir tout en dire."

Hottellothéâtre

8 janvier 2022

Véronique Hotte

<https://hottellotheatre.wordpress.com/2022/01/08/les-imprudents-dapres-les-dits-et-ecrits-de-marguerite-duras-conception-et-mise-en-scene-disabelle-lafon/>

Les Imprudents d'après les dits et écrits de **Marguerite Duras**, conception et mise en scène d'**Isabelle Lafon**.

Le premier roman de Marguerite Duras, *La Famille Taneran*, lu avec intérêt par Raymond Queneau en février 1941, avait été refusé par les éditions Gallimard mais publié par Plon en 1943 sous le titre *Les Impudents*. En février-mars 1944, la jeune romancière soumet à Queneau le manuscrit d'un nouveau livre qui, comme le précédent, a pour cadre la région du Périgord dont était originaire son père, ce pays de Duras auquel elle emprunte son pseudonyme. Le manuscrit de *La Vie tranquille* sera immédiatement accepté. (*Marguerite Duras*, romans, cinéma, théâtre, un parcours 1945-1993, Quarto Gallimard, 1997). Merci à Raymond Queneau.

Les Impudents (1943), ouvrage prophétique, a été rédigé avant la guerre : « *Des temps de colère étaient proches.* » Le titre du spectacle d'Isabelle Lafon d'après les dits et écrits de Marguerite Duras, pourrait être un jeu de mots à partir des premiers *Impudents* devenus ici *Les Imprudents*.

Près de vingt ans plus tard, en 1964, l'année de publication du *Ravissement de Lol V. Stein*, résonne cette emprise du désir : « *L'amour est un devenir constant comme la révolution. Ce mouvement peut s'inscrire dans un couple, soit dramatiquement le dépasser.* » (*Le Monde*, 1967)

Avec *Le Ravissement...*, l'auteure affronte ce dépassement, peut-être l'hypothèse d'une « triangulation ». Si fort que soit l'amour de Lol et de Michael Richardson, il prend fin dès que s'avance Anne-Marie Stretter. Lol ne songe pas à lutter contre cette rivale objective. Elle consent : « *Aucune violence au monde n'aurait eu raison du changement de Michael Richardson.* »

Mais au contraire de la souffrance qu'elle aurait pu éprouver, voyant, sous ses yeux, se jouer la scène d'un ravissement amoureux, elle désire y participer : « *Ce qu'elle croit, c'est qu'elle devait y pénétrer, que c'était ce qu'il lui fallait faire, que ç'aurait été, pour sa tête et pour son corps, leur plus grande douleur et leur plus grande joie confondues jusque dans leur*

définition devenue unique mais innommable faute d'un mot. » Cet amour l'a arrachée à soi, devenue « dormeuse debout ». (Marguerite Duras, Christiane Blot-Labarrère, Les Contemporains, Seuil, 1992).

Laure Adler écrit sur *le Ravissement de Lol. V. Stein* (Marguerite Duras, Gallimard, Folio, 1998): « Donc le ravissement. Lol V. Stein ou le traité de la résistance de la féminité, l'apprentissage de la sérénité, la méthode de l'élévation de l'âme, le tutoiement de Dieu. Le livre cardinal autour duquel se déploieront pendant des décennies Anne-Marie Stretter, le vice-consul, Alissa, Emily L.

L'abandon enfin réalisé. Le dépeuplement de soi auquel veut atteindre Duras enfin commencé. En ouvrant *Le Ravissement*, le lecteur est convié, en même temps que le narrateur, à un voyage d'un type particulier qui l'emmènera dans les contrées du moi. Le personnage de Lol échappe sans cesse, à son mari, à son amant, à son lecteur, et même à son auteure. Sur une page d'écolier au moment de la remise du manuscrit à son éditeur Robert Gallimard, Marguerite a écrit : « *C'est fait. Je ne peux pas me relire. Je n'en peux plus. L'animale est là je l'aime.* »... »

Dans la mise en scène des *Imprudents* par Isabelle Lafon, l'animale est présente à sa façon, un setter anglais Lemon – Margo – dont l'interprète raconte les balades, évoquant le geste significatif du « rappel » qu'il ne semble pas reconnaître, à la satisfaction de sa maîtresse et metteuse en scène puisque l'ordre et le ralliement ne sauraient convenir à celle-ci plutôt insubordonnée.

Les années durassiennes que l'on connaît moins, de 1943 à 1967 – sont celles sur lesquelles se penche *Les Imprudents*, ne serait-ce que l'évocation de l'entretien de l'auteure avec Pierre Dumayet, en 1964/65 à l'ORTF : Marguerite, intimidée, y ménage de longs silences qui en disent long. L'égérie moins silencieuse se dévoilera plus tard à la télévision, en confidence publique.

Sur la scène, les trois comédiens – la triangulation déjà évoquée -, Pierre-Félix Gravière, Johanna Korthals Altes et Isabelle Lafon oeuvrent à partir de textes retranscrits d'archives datant des années 1960 – archives télévisuelles, d'interviews avec Marguerite Duras non pas **questionnée** mais **questionneuse**. La productrice de l'émission *Dim Dam Dom* lui demande des reportages.

Marguerite va, entre autres, interviewer une directrice de prison, une strip-teaseuse, des enfants, un dompteur de fauves. Est à l'honneur la retranscription d'une émission de France-Culture de 1967, on y suit la rencontre dans une bibliothèque de Harnes (Pas-de-Calais), entre Duras et des mineurs et femmes de mineurs. Elle y lit de la poésie – Henri Michaux, Francis Ponge – et *Discours sur le colonialisme* d'Aimé Césaire : belle discussion entre « elle » et « eux » si peu entendus. Elle les questionne sur leurs lectures, sur la place des livres dans la vie : contact, échange et dialogue.

Tous ces anonymes sont réincarnés sur le plateau, le mineur André Fontaine, l'employée à la cafétéria de la mine Liliane Kupscak, la strip-teaseuse Lolo Pigalle, le journaliste Pierre Dumayet, la bibliothécaire de Harnes Suzanne Langlet, la lycéenne Daphné Langlet et le « Groupe de la Rue Saint-Benoît »- domicile de Marguerite et de Robert Antelme – sur lequel l'auteure n'a jamais voulu s'épancher – le temps du bonheur ne peut se dire ni se raconter – Dionys Mascolo, Claude Roy, Edgar Morin, Maurice Nadeau... Des personnages réels et personnages fictifs mêlés dans le récit.

Le spectacle est savamment bouclé avec sa figure du « rappel » : le setter Margo clôt la représentation par sa venue intempestive sur le plateau de scène, une présence vivante en soi.

Pierre-Félix Gravière – vrai quant-à-soi et plaisir de l'échange avec ses deux partenaires – apporte l'énergie et la volonté à vouloir s'expliquer envers et contre tout – humilité du mineur, nonchalance étudiée du journaliste Pierre Dumayet, gaucherie du garçonnet de l'Aide Sociale à l'Enfance.

Johanna Korthals Altes accorde la dimension calme et posée d'une argumentation sentie et pertinente, incarnant la bibliothécaire de Harnes, la petite strip-teaseuse à Paris, ou bien l'incertitude et l'étonnement d'une fillette de l'Aide Sociale à l'Enfance, égale dans son élégance.

Isabelle Lafon, engagée au plus profond dans l'affaire, entre rires et larmes, moqueries et bouderies, interprète de nombreux personnages que les trois acteurs s'échangent, reprennent et font varier. C'est elle qui incarne enfin Duras à la fin de ses jours : elle lui redonne vie et mystère.

Goût du jeu et de la distance, mises en perspective et lancers de balle sur le désir, l'amour et l'écoute de l'autre, la teneur littéraire de l'oeuvre durassienne est saisie au vif, ménageant un recul ludique. Le plaisir du public est largement honoré face à la rencontre amusée avec une auteure revivifiée, moins auto-centrée, exigeant d'apprendre de ceux auxquels la parole n'est pas donnée.

Spectacle enthousiaste et solaire – éloge d'une auteure marquante et de ses valeurs d'époque.

La Terrasse

Manuel Piolat Soleyamat

Publié le 9 janvier 2022

<https://www.journal-laterrasse.fr/les-imprudents-disabelle-lafon/>

Par le passé, elle a porté son regard sur Anna Akhmatova, Virginia Woolf et Monique Wittig. Aujourd'hui, au Théâtre de la Colline, c'est vers Marguerite Duras que se tourne Isabelle Lafon. Aux côtés des remarquables Pierre-Félix Gravière et Johanna Korthals Altes, la comédienne et metteuse en scène dessine un portrait en creux de l'écrivaine tout en interrogeant les cadres de la représentation. Un kaléidoscope théâtral d'une grande liberté.

C'est comme une escapade. Comme une échappée libre et belle, belle et vivante, vivante et impétueuse. Comme l'avancée instinctive et désordonnée, furetante, d'un jeune chien au sein d'un parc, d'un bois. Ce chien pourrait être Margo, la setter lemon d'Isabelle Lafon dont l'indiscipline et l'exaltation constituent l'un des fils rouges du spectacle que la comédienne et metteuse en scène présente au Théâtre national de La Colline (après l'avoir créé, en juin dernier, au Printemps des Comédiens). C'est aussi comme un dépaysement. Comme passer de l'autre côté d'un miroir et, dans des espaces riches de détours et d'atermoiements, suivre les mouvements d'un théâtre qui chemine de biais, qui cherche à aller là où on ne l'attend pas en testant ses limites et ses capacités. Ce théâtre laisse apparaître en creux, en pointillé,

une silhouette connue de toutes et tous : une icône de la littérature. On pourrait dire que Marguerite Duras hante plutôt qu'elle n'habite *Les Imprudents*. Sa présence s'impose peu à peu, sans volontarisme, en jouant d'ellipses, de contrepoints, de clins d'œil, de digressions, de chimères.

Une présence qui s'impose sans s'affirmer

« *Une boule de rire, une boule de vie, une boule de beauté* », lâche rêveuse Isabelle Lafon au sujet de l'autrice avec laquelle elle s'imagine discuter dans sa maison de Neauphle-le-Château, engendrant une bulle fictionnelle d'une troublante intensité. Mais ce n'est pas tant la figure de l'écrivaine que vise à éclairer cette création tout en glissades, tout en dérapages contrôlés, mais plutôt la figure de l'intervieweuse précise et parfois bousculante qu'était Marguerite Duras. Femme engagée politiquement, en prise avec la société dans laquelle elle vivait, Duras a toujours essayé de donner la parole à celles et ceux qui ne l'avaient pas : une stripteaseuse, une lycéenne, des enfants trimballés de foyer en foyer, des familles de mineurs auprès desquelles elle est allée lire du Césaire, du Melville, du Michaux... Convoqués sur le plateau, tous ces personnages nous disent quelque chose — directement ou indirectement — de la femme qui s'est intéressée à eux. C'est à travers leurs mots, comme à travers les mots d'Edgar Morin, de Claude Roy, de Dionys Mascolo..., que les lignes de ce portrait nous happent et nous saisissent, de manière étrangement clandestine.

France-Inter

Journal de 8h de France-Inter du jeudi 13 janvier 2022

Un spectacle un vrai, c'est Marguerite Duras que l'on découvre au théâtre à Paris. Pas la Duras super star du roman, mais celle qui parcourait la France à la fin des années 60, pour parler de son amour de la littérature à des publics éloignés de la culture. C'est l'objet de cette pièce « *Les Imprudents* » mis en scène et interprétée par Isabelle Lafon, et chaudement recommandé par Stéphane Capron.

Stephane Capron :

Isabelle Lafon s'est lancée sur les traces d'une Duras libre et généreuse à l'écoute des autres. A l'aide de nombreuses archives elle reconstitue avec deux autres comédiens, ces rencontres de Duras avec une stripteaseuse, une directrice de prison, ou des enfants.

Du répondant elle en a, lorsqu' en 1967 pour France Culture elle enregistre une émission dans le Pas de Calais avec de mineurs et des femmes de mineurs, elle lit et commente avec eux des poèmes de Césaire et de Michaux. Les échanges sont savamment rejoués sur scène par Isabelle Lafon et l'intégralité de cette émission passionnante « Pour lire à la veillée » est à écouter sur le site de France-Culture.

Transfuge

L'Autre Duras

Olivier Frégaville Gratian d'Amore

03/01/2022 - numéro 154 Critique

Les Imprudents d'Isabelle Lafon est un troublant portrait en creux de Marguerite Duras, non la romancière mais la femme de conviction qui troquait sa plume pour un dictaphone pour aller dans les années 1970 à la rencontre des mineurs du nord de la France.

Rien n'est prêt quand le public entre dans la salle. Sur une immense planche de travail, posée sur tréteaux et placée au-devant d'un plateau nu, quelques livres et (beaucoup) de feuilles de papier sont entassés. Du fond de la scène, alors que le brouhaha des dernières conversations laisse place au silence, Pierre-Félix Gravière et Johanna Korthals Altes, deux des comédiens fétiches d'Isabelle Lafon, entrent d'un pas lent. Après quelques regards échangés, ils s'installent à la table, commencent à farfouiller dans le fatras de documents, devant eux. Très vite, ils sont rejoints par la metteuse en scène. Après un léger raclement de gorge, elle prend la parole, explique en quelques mots les circonstances de cette étape de travail, de cette création sciemment inachevée.

Au départ, il y a leur complicité, qui s'est forgée tout au long des spectacles qu'ils ont construit, à l'ancienne, de manière un peu artisanale, les rapports étroits qu'ils entretiennent loin des planches, le sale caractère de l'un, les coups de gueule de l'autre, la mauvaise foi enfin du troisième membre de ce trio infernal autant que génial. Avec malice, ils raillent gentiment leurs défauts. Aux anecdotes bien senties, se succèdent à un rythme soutenu les saillies ciselées, les piques joliment décrochées. Sans y faire attention, le spectacle a commencé.

Mettant à distance les artifices du théâtre, Isabelle Lafon convoque, à sa manière si particulière, le vivant, le doute, l'être caché derrière la femme de lettres, bien sûr, qu'est Duras, mais aussi celui tapi derrière leur masque d'artistes. Se nourrissant de leurs propres histoires, de leurs quotidiens, la metteuse en scène et ses deux acolytes tissent une œuvre protéiforme, flamboyante où s'entremêlent fiction, réalité et archives. S'interrogeant sur l'intérêt de faire un énième spectacle sur la Scandaleuse, qui a déjà beaucoup dit d'elle-même dans ses romans, ils digressent, passent du coq à l'âne avec une aisance délirante.

Des promenades d'Isabelle Lafon au bois de Vincennes, avec Margo, fouguese et charmante setter Lemon, un peu trop récalcitrante aux règles de bienséance, aux conseils un brin didactiques des autres propriétaires de chiens, en passant par les récits de vie des mineurs de Harnes, des stripteaseuses de Pigalle, des enfants placés dans un foyer des Yvelines, les discussions sans fin des habitués de la rue Saint-Benoit, le trio d'artistes esquisse le portrait en creux d'une femme libre, fantasmée, communiste dans l'âme. Curieuse du monde, Duras, autant insupportable que géniale, autant sectaire que mythique, hante le plateau, plus vivante que jamais. Un pur moment de bonheur à savourer sans modération.

Critiquetheatreclau

Claudine Arrazat

<http://www.critiquetheatreclau.com/2022/01/les-imprudents-d-apres-les-dits-et-ecrits-de-marguerite-duras-mise-en-scene-isabelle-lafon.html>

Passionnant, Magique, Émouvant

Pour Isabelle Lafon, pas besoin de décors et de costumes. C'est un théâtre ouvert, libre où les mots s'envolent et nous touchent en plein cœur. Isabelle Lafon est incontournable.

Avec ses compagnons fidèles, Pierre-Félix Gravière, Johanna Korthals Altes, Isabelle Lafon nous convit à voyager dans les années 60 à la rencontre des hommes et des femmes qui ont eu le plaisir et la chance d'être interviewés ou d'interviewer Marguerite Duras.

A travers ces échanges, grâce à la magie du théâtre et au talent Isabelle Lafon, de Johanna Korthals et Pierre- Félix Gravière, Marguerite Duras est présente, elle remplit l'espace, nous passons 1h 30 en sa compagnie où elle nous parle de son écriture.

« cette chose qui rend « sauvage », qui terrifie et sauve, qui doit se refaire à chaque livre comme ignorée du précédent, cette chose « qui se fait en vous, en dehors de vous, en deçà de toute volonté de faire »

Nous rencontrons Pierre Dumayet interviewant Marguerite Duras sur Le ravisement de Lol V.Stein en 1964.

Nous assistons aux discussions entre des mineurs, leurs femmes et Marguerite Duras dans le cadre d'une émission pour France Culture à Harmes « Pour lire à la veillée »

Marguerite Duras les questionne tout d'abord sur leurs lectures (il y a une belle bibliothèque à la mine) , ensuite lit des extraits de Mody Dick d'Herman Melville, du Discours sur le colonialisme d'Aimé Césaire, des poèmes de Michaux. Le dialogue s'installe avec simplicité et bonheur.

Nous irons rue St benoit où Marguerite Duras recevez ses amis, Robert Antelme, Dionys Mascolo, Edgar Morin, Claude Roy, Maurice Nadeau et bien d'autres.

Nous découvrons ses reportages pour l'émission télévisé Dim Dam Dom auprès d'enfants de la DASS , d'une stripteaseuse Lolo à Pigalle...

Isabelle Lafon nous dresse ce magnifique portrait tout en promenant son chien Margo à travers le bois de Vincennes. Margo indiscipliné et n'en faisant qu'à sa tête.....

Pierre-Félix Gravière, Johanna Korthals Altes, Isabelle Lafon interprètent avec un naturel et une simplicité incroyable tous ces personnages, ils ne font qu'un avec chacun. C'est fabuleux, profondément émouvant et vrai.

C'est un pur moment de bonheur

Ubiquité-Cultures

<https://www.ubiquité-cultures.fr/les-imprudents/>

Brigitte Rémer, le 12 janvier 2022

Les Imprudents



© Marie Clauzade

D'après les dits et écrits de Marguerite Duras – conception et mise en scène Isabelle Lafon, compagnie *Les Merveilleuses* – au Théâtre de la Colline.

Ils sont trois et entrent sur le plateau très naturellement, comme on marche dans la rue. Deux s'installent à la grande table où se trouvent textes et verres d'eau comme pour une répétition et se mettent à parler entre eux de Marguerite Duras comme on en parlerait au café, entre amis. La troisième, Isabelle Lafon, qui signe le spectacle, devise avec le public avant de les rejoindre. La voix de Duras, si particulière, nous est donnée en ouverture : « Il faut être plus fort que ce qu'on écrit... C'est écrire qui est exceptionnel. » Femme scandaleuse ? Littérature scandaleuse revendiquée, indécence ? « Ce qu'on cache, je le fais comme au grand jour. » Indiscrétion, engagement politique... « Je veux déplaire » déclare-t-elle.

Les acteurs ont travaillé sur les textes de Duras collectés dans les archives, notamment audiovisuelles. Ils en ont tiré des séquences d'interviews qu'elle avait réalisées dans les différents coins du territoire français pour une émission de télévision, dans les années 65. À la lisière du récit ils se métamorphosent en personnages, dessinant les contours du portrait :

Dans les corons du Pas-de-Calais, à Harnes, on entend le témoignage d'un mineur de fond, André Fontaine, devenu extracteur dans une mine à 120 fosses. Il était chargé de la bibliothèque de la fosse 4 et se raconte, répondant aux questions de l'intervieweuse Duras, venue non pas pour leur parler mais pour les écouter dit-il encore avec admiration. Et elle leur avait lu des poèmes de Michaux et le célèbre *Discours sur le colonialisme* de Césaire. C'est là que « quelque chose a commencé pour nous » avait-il ajouté, ému qu'elle ait pris du temps avec eux, les mineurs.

On entend, par les acteurs, l'enquête que mène Marguerite Duras sur les lectures et centres d'intérêt des élèves du Lycée Jules Ferry de Versailles ; on l'entend parler avec des prisonniers ; on l'entend questionner la streap-teaseuse Lola Pigalle, sur ce que viennent chercher les clients : l'illusion, sans doute, répond-elle. De loin en loin sa voix se mêle à celle des acteurs. Ses questions, elle les pose haut et fort. « Écris dans ton coin... Quelle année,

quel mois, quelle heure, comment tu t'appelles ? » Quelques textes émanent du groupe de la rue Saint-Benoît, là où elle vivait avec Robert Antelme et où ils recevaient nombre d'intellectuels et amis comme Dyonis Mascolo, Edgar Morin, Maurice Nadaud, Claude Roy et d'autres. Ils étaient alors communistes et voulaient changer le monde, ils croyaient en un idéal et en cette utopie : « nous étions scandalisés par le monde... » disait Duras. Sa rencontre avec Pierre Dumayet, pionnier des premiers programmes télévisés, animateur notamment de *Lecture pour tous* du temps de l'ORTF, au moment où elle venait de publier *Le ravisement de Lol V. Stein* en 1964, l'a marquée. Elle avait demandé à revoir l'interview vingt-cinq ans plus tard et y avait trouvé beaucoup de sincérité de la part du journaliste.

Le spectacle est un canevas de situations et de questions qui vont et viennent et qui traversent le temps. Il y a ce que dit Duras et ce qu'elle ne dira pas, peut-être par pudeur. Pour elle, la puissance de l'écriture c'est de faire revenir quelqu'un, de faire revenir un mort. On « rappelle » quelqu'un.

Aujourd'hui, on rappelle Duras, par ce spectacle qui semble démarrer de rien et qui prend toute sa puissance au fil du travail d'archéologie mené par Isabelle Lafon et ses coéquipiers, Johanna Korthals Altes et Pierre-Félix Gravière. Les trois acteurs sont très justes dans la liberté et la simplicité restituées. Au fil des portraits Isabelle Lafon s'approche de Duras. On est dans sa chambre, elle soulève le bras du tourne-disque et une chanson de l'époque se fait entendre, *Capri c'est fini*, d'Hervé Vilar, le couple danse. On entend le nom d'*Anne-Marie Stretter*, sorte d'archétype de la femme dans la littérature de Duras. On entend la nuit, la peur du silence, de la solitude et de la folie. « Je n'aime pas la nuit, la nuit, je lis ». Côté cour, un piano, comme chez Duras, sur lequel Johanna Korthals Altes joue quelques notes.

Née Donnadiou, près de Saïgon, Marguerite Duras (1914/1996) se fixe à Neauphle-le-Château où elle acquiert une grande maison, son lieu de vie privilégié à partir de 1958. Elle y tournera notamment *Nathalie Granger* avec Jeanne Moreau et Gérard Depardieu. C'est là que se termine le voyage théâtral. Isabelle et son chien Margo, star du spectacle, qui, à la fin, traverse le plateau, lui rendent visite. Margo et son double. A la fin, Isabelle Lafon raconte. Elle est Duras, dans sa voix et ses attitudes. Réminiscences d'enfance avec le camion du cinéma qui passait devant chez elle ; un brin d'amertume sur la dernière partie de sa vie : « Maintenant je passe dans la rue et on ne me voit pas. Je suis la banalité. » Le doute contient la solitude, l'alcool, l'écriture, « L'écriture, une sauvagerie d'avant la vie » dit-elle... *Détruire*, dit-elle, du nom de son roman et du film qu'elle avait tourné en 1969... A Neauphle, elle était moins seule, mais se disait plus abandonnée... « Je représente ce que toute une partie de vous refuse : l'incohérence, l'indiscrétion, l'orgueil, la vanité, l'engagement politique naïf, la violence désordonnée, le refus catégorique, le manque de managements, la méchanceté. Je pourrais ne pas m'arrêter. Avec tout ce bordel que je trimballe, je fais des livres » écrivait-elle à Alain Resnais en janvier 1969, dix ans après avoir écrit le scénario du célèbre film qu'il réalisera, *Hiroshima mon amour*.

Isabelle Lafon-Duras ne force pas le trait, elle fait apparaître Marguerite en creux à travers les différents récits portés par les acteurs, avec beaucoup de pertinence, de sensibilité et d'audace. C'est le quatrième portrait de femme qu'elle réalise : en 2016, à travers un spectacle intitulé *Deux ampoules sur cinq*, elle faisait le portrait d'Anna Akhmatova, poétesse admirée depuis la publication de son premier recueil, *Soir*, en 1912, portrait en dialogue avec celui de son amie, l'écrivaine Lyda Tchoukovskaïa. En 2017 elle présentait *L'Opoponax*, de l'auteure et militante féministe, Monique Wittig. En 2018 elle s'attaquait au *Journal* de Virginia Woolf, à travers son spectacle *Let me try*. Le spectacle *Les Imprudents* devient le

quatrième lieu porteur de mémoire d'une grande dame de la littérature, ici, Marguerite Duras, spectacle présenté par la compagnie, *Les Merveilleuses*, qui sait aussi diversifier sa palette et prendre d'autres directions.

Politis

Anaïs Helouin

13 janvier 2022

Dans *Les Imprudents*, Isabelle Lafon part sur les traces d'une Marguerite Duras méconnue, à la rencontre de mineurs, d'une stripteaseuse, d'orphelins.

La liberté, pour Isabelle Lafon, est une quête toujours recommencée. C'est une recherche qui se déploie presque simultanément sur deux terrains: la littérature et la scène, très poreux entre eux, interdépendants. La recherche est semée de doutes. Peut-être même ces doutes sont-ils l'essentiel du chemin. *Les Imprudents*, créé en juin dernier à Montpellier au Printemps des Comédiens et repris aujourd'hui à La Colline, est un sentier majeur dans cette audacieuse et inquiète aventure que mène depuis une vingtaine d'années la comédienne et metteuse en scène à la tête de sa compagnie, *Les Merveilleuses*.

Après les écritures insoumises, rebelles, d'Anna Akhmatova, de Monique Wittig et de Virginia Woolf, arpentées dans le beau triptyque *Les Insoumises*, c'est à une autrice plus célèbre encore qu'Isabelle Lafon s'intéresse, Marguerite Duras, en compagnie de Johanna Korthals Altes et Pierre-Félix Gravière, deux de ses fidèles compagnons de routes périlleuses.

On les suit tous les trois avec bonheur dans leurs passionnants tâtonnements, qui donnent à la pièce une allure d'inachevé, de chantier en cours, selon les souhaits d'Isabelle Lafon et de ses complices. Lesquels, fit-on dans un texte de présentation de la pièce, se sont « dit qu'ils seraient toujours comme en plein jour, à vue, et que le spectacle devrait s'approcher d'une très belle répétition. Qu'il fallait accepter qu'il ne soit jamais fini ».

Pour aborder la grande Duras, Isabelle, Johanna et Pierre-Félix se font tout petits et n'hésitent pas à détailler les difficultés rencontrées face à celle qui, selon Isabelle : Lafon, est un scandale. Un scandale politique, du fait de ses relations avec la gauche, mais surtout littéraire. « Je crois que la littérature est scandaleuse. Parce qu'elle est rare, et qu'elle rend les gens fous. Est-ce qu'elle n'est pas scandaleuse? D'oser tout le temps, de se casser la gueule, d'oser encore? Avec ces quelques phrases, Isabelle Lafon sort d'emblée Marguerite Duras de son passé. Elle se dirige vers ce qui vit toujours de l'autrice qu'elle révère, par un itinéraire inattendu. Elle y arrive, brillamment, en ne passant que très peu par l'oeuvre. Les seuls extraits d'un texte de Duras — son livre-testament *Écrire*, où elle partage ses pensées sur l'étrange chose qu'est l'écriture — arrivent en effet en fin de pièce.

Le reste est en grande partie composé de paroles oubliées : celles de personnes qui ont rencontré Marguerite Duras dans les années 1960, alors que tout les séparait a priori du milieu littéraire. Des mineurs, une stripteaseuse ou encore des orphelins, avec lesquels l'écrivaine

déjà connue — depuis *Les Impudents* (1943), elle a alors publié une dizaine de livres — partage des poèmes. Ou à qui elle pose des questions, aussi nombreuses que celles qu'Isabelle Lafon formule au sujet de son propre travail, de sa manière de faire vivre au présent une femme d'hier.

La Duras méconnue — «plus libre et généreuse» qu'à n'importe quelle autre période de sa vie, selon Isabelle Lafon — que nous font découvrir les trois comédiens est là où on ne l'attend pas. Elle agit dans plusieurs lieux à la fois : chez des inconnus, mais aussi dans son appartement de la rue Saint-Benoît, qui donne son nom à un groupe politique au sein duquel elle fréquente des intellectuels et des écrivains tels que Dionys Mascolo, dont elle tombe amoureuse, Claude Roy ou encore Georges Bataille et Edgar Morin. Telle est la liberté de cette Duras-là, à laquelle *Les Imprudents* offre une riche expression théâtrale en donnant l'impression d'une pensée en mouvement, qui naît et se déploie devant nous.

Des improvisations, qui relient entre elles les archives réactivées par les artistes tels des chercheurs qui finissent par s'identifier à leur sujet, font avec bonheur un pont entre le quotidien, le concret et l'intellect. Les promenades d'Isabelle Lafon avec son chien, Margo, ou les visites de Johanna chez le boucher ont dans leurs récits la même valeur que leurs fines réflexions littéraires et théâtrales. C'est là leur captivant scandale.

Causette

Sarah Gandillot – 21 janvier 2023

On n'aura jamais fait le tour de Marguerite Duras. Et jamais on ne se lassera de l'entendre. Ses mots, ses questions, ses fulgurances. C'est un portrait en creux de l'écrivaine que propose Isabelle Lafon, comédienne et metteuse en scène inspirée qui, depuis plusieurs années maintenant s'attache à faire entendre sur les plateaux les autrices. En 2016, elle consacrait même un cycle intitulé « Les Insoumises » à trois d'entre elles et non des moindres : Anna Akhmatova, Monique Wittig et Virginia Woolf. Ce nouveau spectacle autour de la figure de Duras en est le prolongement. Et pour tenter de définir quelques contours de l'icône, Isabelle Lafon et ses deux acolytes, les excellentes comédiennes Pierre-Félix Gravière et Johanna Korthals, se sont attachées à la Duras intervieweuse. Ils se sont notamment replongés dans les archives de l'émission de *Dim Dam Dom* pour laquelle Duras pose de superbes questions à des enfants, une stripteaseuse ou encore une directrice de prison. Ils ont aussi retrouvé une émission de France culture de 1967 pour laquelle Duras était allée à la rencontre des mineurs et femmes de mineurs à Harnes dans le Pas-de-Calais pour parler de littérature.

Vous croiserez donc dans ce spectacle bourré de charme et de délicatesse André Fontaine, mineur, Liliane Kupscak, employée de la cafétéria de la mine, Lolo Pigalle, stripteaseuse, Pierre Dumayet, journaliste, Suzanne Langlet, bibliothécaire à Harnes, mais aussi toute la bande du « groupe de la rue Saint-Benoît », Robert Antelme, Dionys Mascolo, Edgar Morin, Claude Roy etc... Se mêlent et s'entremêlent dans ce spectacle, des bouts d'archives réinterprétés, des improvisations, d'hilarantes digressions d'Isabelle Lafon sur sa chienne Margo. On ne sait jamais ce qui relève du réel et ce qui est le fruit de leur imagination ou de leurs rencontres diverses pour préparer cette pièce. Et c'est ce qui est intéressant. Car bien sûr, on revit, on ressent Duras avec joie, mais c'est aussi une vision toute personnelle de

celle qui l'a tant lue, tant regardée, tant aimée sans doute que l'on découvre. Celle d'Isabelle Lafon. Et ces deux femmes là réunies sur un même plateau, soyez-en sûres ça déboite !

Paudal

<https://www.paudal.com/2022/01/14/les-imprudents-at-the-theatre-de-la-colline-margo-and-duras/>

14 janvier 2022

Finally, it started and we didn't notice it. The lights go out and the show continues. At what point did Isabelle Lafon, entering the set as if nothing had happened, embarked the public in her strange logorrhea? Her words follow the sometimes absurd thread of her thoughts, unless it's the other way around... With her companions Johanna Korthals Altes and Pierre-Félix Gravière, the director creates a play of indefinable charm.

Taking up with an additional letter the title of the first novel by Marguerite Duras, *Les Imprudents*, published in 1943, these three imprudents venture into the work of Marguerite Duras by an unusual side, and in fact relatively forgotten: the prism offered by its meetings with readers and interviews with anonymous people. All the material of the creation is there, under the eyes of the public, sheets in shambles on a table surrounded by three chairs, only elements of decoration in addition to a piano placed obliquely on the courtyard side. Despite the modernity of the place, the "small theatre", under the roofs on the top floor of the Hill, smells like the atmosphere of the old attics with a thousand secrets.

Duras in the gaze of the other

Here, the treasures are the words: those of Duras, of course ("Am I not scandalous? To dare all the time, to beat myself up, to dare again?"), but also those by André Fontaine, a minor who attended the readings of the writer at the library of Harnes (Pas-de-Calais) in 1967, Daphné Lenglet, a high school student upset by *The Rapture of Lol V. Stein* (1964) or even Lolo Pigalle, stripper answering questions from Duras for television.

The actors lend their voices to these anonymous in impromptu of infinite delicacy. These kaleidoscopic fragments are linked by the tasty ramblings of Isabelle Lafon to the gripping account of her encounter with the ghost of Marguerite Duras in her house in Neauphle-le-Château. The author does not seem to suffer from seeing Margo, an 18-month-old Irish lemon setter, steal the show during Isabelle Lafon's tasty digressions. There is no doubt that Duras would have liked her impetuosity, her freedom as a mad young dog who does not deign to come back when whistled and above all, her tenderness.

→ REREAD. The "Men's Response", humanity in a dark mirror

The public is won over by the intimate elegance of these *Imprudents* and their teaching steeped in humanity. It is a question of Duras of course, with the sketch of a beautiful hollow portrait, but above all of a sublime and diffuse imprint, that, irreplaceable, of literature on life.

Médiapart - Podcast

<https://shows.acast.com/l-esprit-critique/episodes/lesprit-critique-n19-derniere-partie-autour-des-imprudents-d>

IO Gazette

Spectres de Duras

Par marianededouhet

27 janvier 2022

<https://www.iogazette.fr/critiques/creations/2022/spectres-de-duras/>

C'est un spectacle immédiatement attachant, tâtonnant et gracieux, progressant par dédale de digressions, avançant tel un *work in progress* comme une chenille contractant et décontractant le corps de ses pensées, qui semble s'élaborer sous nos yeux avec la grâce d'une conversation vivante. Plateau nu pour trois comédiens, un chien – charmant –, un piano et une table. Celle-ci est jonchée de mystérieuses liasses de texte, feuillets recouverts des mots de Marguerite Duras. Ce n'est pas à ses œuvres écrites toutefois que s'est intéressé la metteur en scène Isabelle Lafon, plutôt à l'oralité des paroles et des silences que l'écrivain a échangés avec, pêle-mêle, des mineurs de Harnes, des enfants de la Dass, la strip-teaseuse Lolo Pigalle, l'écrivain/journaliste Pierre Dumayet. A partir de ces matériaux d'archives – des interviews que Duras a menées et réalisées dans les années 60 – le spectacle donne à entendre l'insatiable curiosité de l'écrivain à l'égard de ses interlocuteurs, sa frontalité jamais impudique à travers laquelle le mélange d'autorité et de délicatesse semble immédiatement mettre son interlocuteur en confiance. Outre les éléments objectifs qui évoquent l'écrivain (l'animation de la rue Saint-Benoit, l'alcoolisme, le thème superbe d'"India Song"), cette dernière est, sur scène, telle un spectre vivant, à la fois centrale et en retrait, présente par ses silences autant que par ses formules lapidaires. Par moments, une interrogation : pourquoi ne pas directement visionner captations, interviews, enregistrements de l'écrivain ? On se demande quelle est la valeur ajoutée du théâtre, ici, par rapport aux matériaux bruts, radiophoniques et télévisuels. Et il suffit qu'Isabelle Lafon raconte son lien intime à l'écrivain, qu'elle entrelace Duras aux récits de ses promenades avec sa chienne Margo, nous rappelant la puissance des phrases, qui dès lors qu'elles nous prennent, ne cessent de nous accompagner (y compris dans les espaces canins du bois de Vincennes, donc) pour que le doute s'envole.

Bien Public

20 octobre 2021

<https://www.bienpublic.com/culture-loisirs/2021/10/20/marguerite-duras-par-ceux-qui-l-ont-croisee>

Avec Les Imprudents, Isabelle Lafon rend un vibrant hommage à Marguerite Duras. Un spectacle plein de vie et surtout de questions. La conceptrice et metteuse en scène avance avec enthousiasme et prudence pour dévoiler façon ombre chinoise la personnalité de Duras.